

Après avoir bien dansé, les élèves ont été bons spectateurs, aux pièces de leurs chorégraphes

Brillant Harry Albert, pris dans ses propres voiles

Autant ils ont dansé juste (voir ci-dessus), autant les élèves ont été bon spectateurs. Samedi soir, ils ont encouragé, ovationné et rappelé les chorégraphes avec lesquels ils avaient travaillé durant quinze jours. Mais ils se sont aussi montrés concentrés et silencieux, durant les pièces. Trois créations et une reprise.

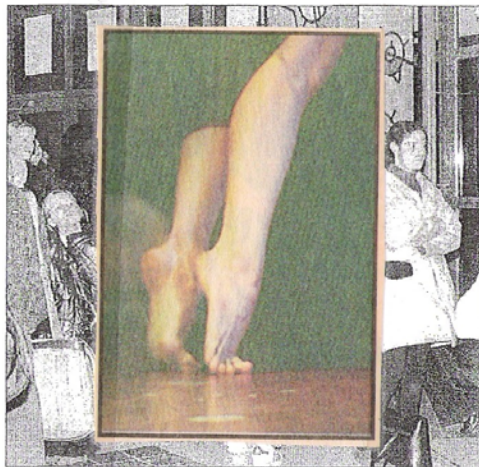
Parmi ces créations, le bijou ciselé par Harry Albert, de la compagnie Azanie. L'homme est (presque) seul sur scène. Vêtu de blanc, coincé entre deux voiles, butant contre une table. Se déployant comme une fleur tout en étant parcouru de décharges électriques.

Par quoi est-il possédé, de quoi est-il prisonnier ? « C'est quelqu'un qui prend conscience que sa vie est très courte. Il se demande

quelle trace il va laisser. Il veut donner un sens à son existence », explique Harry Albert.

Sa danse est somptueuse. Le corps est à la fois souple et puissant, totalement relié. La chorégraphie est particulièrement inventive : mouvements, utilisation de la table et de la chaise, jeu avec les plans et les rideaux. Tout comme est inventif le rapport entre le danseur et les musiciens, placés sous cloche ou sous colonnes de tissu.

Dans un second temps, le torse se dénude, l'être humain se livre. Gracieux et souffrant. Le Noir porte un collier brillant au cou. De quoi est-il l'esclave ? « *Du moi-je, de l'égoïsme* », souffle Harry. L'homme finit par ôter le collier, sans se départir de ses affres, jusqu'au râle. « La pièce n'est pas ter-



minée. Je n'en ai dansé qu'une partie. Après, il y aura l'acceptation et le renouveau », confie le chorégraphe.

La poésie selon Christine

La pièce d'Harry Albert est brillante. Elle éclipse un peu les autres, même si celles-ci ont été de grande qualité. A commencer par le solo de l'inimitable Christine Corday. Petite danseuse au profil pointu, Christine est une interprète hors pair. Samedi, elle s'est mise en scène. Jouant avec ses personnages : majorette ridicule, clown félinienne, fée Clochette...

La poésie est son royaume. Et quand, après avoir ramassé ses peaux sur le sol, Christine s'abandonne à être elle-même, elle émet d'un battement

de cil. Femme-danseuse, danseuse femme.

Jean-Pierre Douterluigne et Leela Petronio ont repris « *Coup de pompe* », pétillante rencontre entre une chaussure de claquette et une basket. Beaucoup d'humour, d'auto-dérision, de légèreté.

Enfin, Bakambamba Elisabeth Tambwe a créé « *Frémissements* », pièce sombre où elle aussi est fouaillée, fouettée, voire foudroyée. Sa danse est puissante, son corps, dense comme le bois. Le propos manque parfois de limpidité, mais il est prenant.

C. F.

Les élèves de Gustave-Eiffel ont eu bien du mal à quitter le madison (voir notre texte ci-dessus). A l'entracte de la soirée, ils ont improvisé une bien sympathique leçon (notre photo) dans le hall du Vivat.